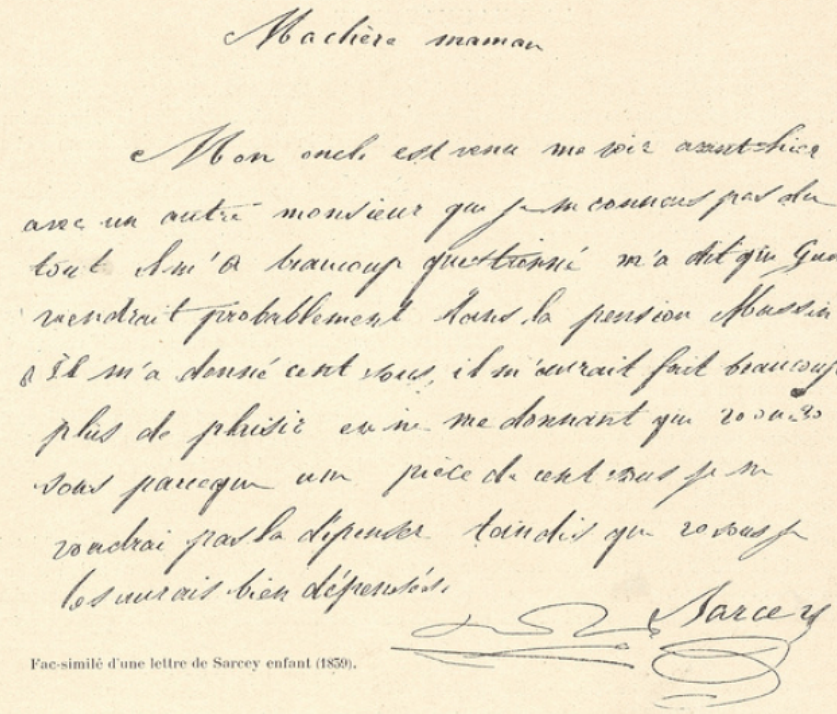
Sarcey écolier.

Numéro d'inventaire : 1979.24561
Type de document : article
Période de création : 1er quart 20e siècle
Date de création : 1903 (restituée)
Description : 3 feuilles agrafées.
Mesures : hauteur : 320 mm ; largeur : 240 mm
Notes : Extrait d'une revue.
Mots-clés : Récits d'enfance
Filière : Institutions privées
Niveau : Post-élémentaire
Autres descriptions : Langue : Français
Nombre de pages : 4
Mention d'illustration
ill.



Machère maman

Mon oncle est venu me voir avant-hier avec un autre monsieur que je ne connais pas du tout. Il m'a beaucoup questionné m'a dit que Gustave viendrait probablement dans la pension Mussin. Il m'a donné cent sous, il m'aurait fait beaucoup plus de plaisir en ne me donnant que 20 ou 30 sous parceque une pièce de cent sous je ne voudrai pas la dépenser tandis que 20 sous je les aurais bien dépensés.

Sarcey

Fac-similé d'une lettre de Sarcey enfant (1859).

SARCEY ÉCOLIER

M. Adolphe Brisson publie en ce moment dans le *Temps* le journal de Jeunesse de Sarcey. Il y révèle au public des documents inédits d'un très vif intérêt. Ce sont d'anciennes lettres.... Mais nous lui laissons la parole. M. Brisson qui vient de faire aux élèves de l'École du journalisme quelques leçons sur son vieux maître, leur a exposé en ces termes la bonne fortune que le hasard lui a procuré :

« Lorsque l'École du journalisme me fit l'honneur de me demander des causeries je fus embarrassé pour en choisir l'objet. Vous avez ici d'excellents maîtres qui vous enseignent à peu près tout ce que vous devez savoir. Et comme je cherchais un sujet, je pensai tout naturellement à celui qui fut le modèle des professeurs et des journalistes, à Francisque Sarcey.

« Mais que vous dire sur lui qui n'ait été dit déjà, et qu'il n'ait dit lui-même? Il aimait à se raconter. Il se mettait dans tout ce qu'il écrivait et c'est justement ce ton de confidence qui donnait à sa prose tant de bonhomie et de charme. Je ne pouvais guère vous parler, ni de son enfance, ni de ses années d'école, ni de sa carrière universitaire, sans vous apporter quelque révélation, quelque document nouveau. Je me mis donc en quête d'inédit.

« Les documents que je cherchais, je les avais, sans m'en douter, sous la main. C'était un sac de toile grise qui renfermait un énorme paquet de lettres. Et ces lettres contenaient le récit, jour par jour, de toute la jeunesse de Sarcey. Les premières datent de 1859, il avait douze ans; les dernières de 1859, il en avait trente-deux. Elles étaient presque toutes adressées à sa mère qui les avait pieusement conservées, puis léguées à Mme Sarcey qui les gardait en sa possession. Sarcey se les rappelait bien; mais il n'y attachait pas beaucoup d'importance. Il me disait quelquefois :

— « J'ai toujours eu la manie d'écrire. J'envoyais à ma mère, chaque semaine, un tas de billevesées. »

« Et quand j'exprimais le désir de les connaître, il ajoutait :

— « Ce sont des enfantillages. Ça ne vaut rien. »

« Cette fois, j'ai passé outre. J'ai mis le nez dans ces prétendus enfantillages. Ce n'était pas une petite affaire. D'abord, toutes les lettres étaient mêlées; beaucoup d'entre elles n'étaient pas datées. Il fallait les remettre en ordre. Mme Sarcey m'y a aidé. Et surtout nous avions, pour nous guider, les souvenirs extrêmement précis et fidèles de la sœur du critique, Mme Anne Deulin. Nous sommes arrivés à remettre

1903 Revue, Autres

fit venir douze hommes lui ressemblant, au teint d'orange, aux cheveux pareils à des grappes de raisin noir, aux yeux couleur de cuivre, aux dents de loup, à la voix rauque. Ils entassèrent dans des besaces de cuir toutes les gemmes accumulées là depuis des siècles; et, après que la Thaumaturge eut guéri un treizième pestiféré en prononçant tout haut le mot du charme, les treize hommes et elle s'en allèrent.

« Dans deux jours, dit-elle au pontife en partant, dans deux jours seulement tu pourras te servir du mot. »

Deux jours plus tard, la peste violette cessait à Rome. Le pontife maxime fit rechercher partout la Thaumaturge et ses compagnons. Mais les treize nomades, qui s'étaient si adroitement grimés en pestiférés, et la Thaumaturge leur reine, on ne put les retrouver jamais!

Le pontife maxime resta persuadé que l'emploi du mot magique avait réellement mis fin à la peste violette. Il inventa une belle aventure miraculeuse dans laquelle il se représentait recevant la visite du dieu Apollon déguisé en femme barbare, et lui achetant au prix du trésor jovien la possession du secret pour guérir la peste violette. On inscrivit la chose, avec l'éloge versifié de la Thaumaturge, dans les annales pontificales du sacré collège. Et l'on ouvrit exprès les livres sibyllins, aux feuillets de bronze, pour y graver en lettres d'or le mot du charme, qui ne fut d'ailleurs compris par personne, surtout par le pontife maxime, et qui, traduit de la langue des nomades en langue latine, voulait dire simplement :

« Imbécile! »

Telle est l'histoire de la peste violette et de la Thaumaturge par qui Rome en fut guérie, histoire dont j'ai raconté le début selon la grave version romaine, et dont j'ai plus allègrement narré la fin et le fin du fin selon la version que les hommes de notre sang glapissent et gutturent dans leurs chansons de route au rythme quadrupédant et aux rimes de cuivre tintinnabuleur.

JEAN RICHEPIN.

Le pontife maxime fit rechercher partout la Thaumaturge et ses compagnons.

LIVRES D'ÉTRENNES

LIBRAIRIE CALMANN-LÉVY

L'année littéraire qui va finir, a rendu un juste hommage à la prestigieuse imagination, à l'inépuisable inspiration d'Alexandre Dumas. Parmi les plus grands hommes du siècle, entre Hugo et Balzac, l'illustre romancier a connu la gloire populaire.

Mais ce n'est pas tout pour un écrivain que d'être célébré en des discours de louanges, par les plus grands personnages de l'État réunis autour de sa statue.

La gloire la plus douce à un écrivain est celle qui émane directement de son œuvre : certes c'est la publication particulièrement luxueuse d'un de ces ouvrages, qui aurait fait le plus grand plaisir au travailleur acharné, et pourtant modeste, que fut Dumas.

Gravure extraite de *La Dame de Monsoreau*.

C'est ce qu'ont pensé aussi les éditeurs de Dumas. Encouragés par le vif succès obtenu, il y a quelques années, par les « Trois Mousquetaires » illustrés par Maurice Leloir, ils ont décidé de publier avec le concours du même artiste, une autre œuvre du maître.

Mais parmi tous ses romans lequel fallait-il choisir? Que d'œuvres magistrales pouvaient présenter de justes titres à une publication de ce genre! Certes le « Comte de Monte-Cristo » est bien passionnant, certes « Joseph Balsamo » est bien original. Mais il fallait aussi songer à l'illustration. Or, s'il est à cet égard une époque entre toutes séduisante, c'est la Renaissance. Aussi prévalut-elle sur le XVIIIe siècle, si plein de grâce, et sur la Restauration si pittoresque. Le choix se porta donc sur *la Dame de Monsoreau*. Le roman de la Dame de Monsoreau n'est pas seulement celui qui se prête le plus à l'illustration, c'est peut-être, à beaucoup de points de vue, un des plus parfaits de Dumas.

Dans cet éblouissant récit, la fiction se mêle à l'histoire d'une manière saisissante. D'une part c'est une histoire émouvante : Diane de Méridor, persécutée par le comte de Monsoreau son mari, et par le duc d'Anjou, aime secrètement le brave Bussy : à la fin, celui-ci périt dans un misérable guet-apens. L'histoire est trop connue pour qu'il soit nécessaire de s'étendre là-dessus. D'autre part, c'est toute une évocation de l'histoire du règne de Henri III où nous entendons raconter la lutte de ce prince, se défendant avec peine,

MUSÉE NATIONAL DE L'ÉDUCATION
INRP